

HUBERT HADDAD

LE PEINTRE
D'ÉVENTAIL

Roman

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

© Zulma, 2013.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou sur *le Peintre d'éventail*
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Ʒ

*Cette vie incertaine, un éclair?
Était-ce bien cela? Ou autre chose?*

CHIKAMATSU MONZAEMON

Mon nom est Xu, Xu Hi-han. Je suis né de parents chinois de Taïwan expatriés dans l'après-guerre à Katsuarō, pas bien loin d'ici, un gros village du district de Futaba. Voici un peu moins d'une décennie – âgé d'à peine quinze ans, je n'étais bon alors qu'à décalquer les œuvres des peintres lettrés sur des feuilles de papier de riz – une bonne fortune m'a permis de rencontrer Matabei Reien et de fréquenter quelques années son modeste atelier de la contrée d'Atōra. Je crois bien que personne au Japon ne connaissait son nom à l'époque, en tout cas parmi ses pairs. De son vivant, Matabei Reien n'a guère eu le temps de faire de moi un maître, mais je me présente volontiers aujourd'hui comme son disciple avec cette outrecuidance du dernier témoin. Il n'empêche que, sans les patientes recherches du professeur Xu Hi-han sur son œuvre et sa vie, compte tenu des circonstances, le peintre d'éventail serait demeuré à jamais inconnu. Cette perspective lui était du reste parfaitement indifférente. D'autant qu'il se méjugeait allègrement à l'avantage d'un maître local encore plus humble que lui.

Matabei Reien n'était nippon que de mère, ce qui expliquait en partie son isolement et sa réserve. Son père, un riche exilé birman, avait séduit et épousé une jeune fille de la province de Kyoto, avant la seconde guerre sino-japonaise. Comme les traditions de l'époque l'exigeaient, et malgré la xénophobie ambiante, il s'était fait adopter par sa belle-famille et avait pris le nom de la jeune fille : Reien. Matabei, leur unique enfant, a grandi dans un orphelinat à la suite du bombardement qui anéantit les siens, tous les siens, à quelques semaines de l'armistice. Puis il a vécu et voyagé avant de finir parmi les grands arbres d'Atôra, dans ce bord isolé du district, entre montagne et Pacifique.

Je n'oublierai jamais les derniers mots de Matabei : « Écoute le vent qui souffle. On peut passer sa vie à l'entendre en ignorant tout des mouvements de l'air. Mon histoire fut comme le vent, à peu près aussi incompréhensible aux autres qu'à moi-même. » La veille de mes dix-huit ans, à la suite d'une violente dispute avec mon maître, noyé de regrets mais résolu, j'étais parti vivre et étudier à Tokyo. Si je suis revenu dans la contrée d'Atôra, travaillé par un pressentiment, c'est après l'avoir découvert en piteux état, hagard, le visage tuméfié, sur une photographie d'un magazine à sensation datant du mois de mars. Il arrive que le repentir perturbe profondément vos rêves, assez pour vous avertir avec une coulante exactitude

de ce qui se passe à deux cent trente kilomètres.

Parti à l'aube, il m'aura fallu cinq à six heures de route pour parvenir à destination ; et au moins deux de plus pour gagner à pied les pentes boisées de la première montagne. C'est avec une émotion d'adolescent que j'ai retrouvé l'ermitage, à une heure de marche du lac Duji. N'y tenant plus, je me suis précipité jusqu'à la porte, la gorge nouée par l'appréhension. Il était là, vivant ! Enveloppé dans un plaid, Matabei me considérait avec bienveillance, mais sa face creusée et ses bras squelettiques m'effrayèrent. C'est à peine si je le reconnus. Il m'a montré du doigt un petit réchaud et une bouilloire. « Hi-han ! Mon cher Hi-han ! s'est-il exclamé. Fais-nous du thé bouillant comme autrefois et viens donc t'asseoir près de moi. » Il pouvait être trois heures de l'après-midi. Je me suis assis au coin de sa natte et ne me suis relevé qu'au déclin du jour. Quand je suis reparti pour Tokyo, le lendemain, deux grandes valises rigides dans le coffre de ma berline, c'est avec cette mélancolie exaltée du rescapé en charge d'un trésor inestimable. J'avais accompli seul les rites d'adieu, en prenant tout mon temps malgré les risques encourus.

L'essentiel des paroles de Matabei (dont j'étais à peine le destinataire), le voici rapporté, comme j'ai pu l'entendre en ce dramatique jour de réconciliation.

À quoi bon revenir sur mes errements. Un vieil homme n'a que le temps de détisser et retisser son linceul. Tu sais déjà presque tout du pauvre Matabei, peintre sur éventail qui n'aura vécu que d'espérance jusqu'à l'heure du chaos. Quand je me suis installé dans la pension de dame Hison, en bas de la première montagne, c'était seulement pour quelques jours, histoire de changer d'air.

Les arbres cachent tout ce qui ne mérite pas d'être vu. Il y avait des cèdres de Chine sur les pentes, un magnifique ginkgo qui attire les pèlerins, des chênes bleus et de beaux châtaigniers, des érables rouges jusqu'au pont de bois qui sert ou qui ne sert pas sur la rivière étourdie, entre le lac Duji et la forêt de bambous géants recouvrant d'ombres vertes le versant sud de la première montagne. Et puis cette lumière cendrée que j'aimais, les matins de brume, l'harmonie des plantations de théiers au détour des chemins, la neige sur nos têtes dès la fin de l'automne. Jamais je n'ai recensé tant d'oiseaux différents que dans les parages du lac Duji. C'est par leurs chants qu'on

les découvre, au début. Un chant nouveau, et c'est un bec-croisé des sapins, une grive dorée, une espèce de pluvier ou de bécasseau. Le cri du rollier, je t'assure, n'est pas celui de la chouette. Seul l'Oiseau Vermillon ne chante pas. J'ai appris à reconnaître et à peindre chaque volatile.

*Bec et plumes
l'encre est à peine sèche
qu'il s'envole déjà*

Dame Hison m'avait accueilli dans sa pension de famille qui n'hébergeait guère que des célibataires, pas loin du plus gros bourg d'Atôra, entre le tertre du crématorium municipal et les contreforts boisés de la première montagne. De la fenêtre de ma chambre, je pouvais apercevoir un détail de la mer et toutes les constructions grises du littoral, ces pylônes, ces tours et ces cargos fumants. En bordure d'une route à peu près déserte, le pavillon de l'auberge cachait de toute sa façade le plus beau jardin qui fût. Dans le fond, sous l'ombre du grand châtaignier, il y avait une baraque calfatée comme une coque de bateau et qu'un petit vieux d'apparence anodine occupait. Infortuné comme je l'étais, il m'aura fallu presque un an pour manifester quelque intérêt à sa présence. C'est que maître Osaki avait atteint un rare degré d'invisibilité.

De mon côté, j'avais vite pris mes aises chez dame Hison. Elle tenait une manière de gîte rural qui attirait les fugitifs en tout genre. Point de famille, chez elle, comme je le disais, à part un jeune couple adultère réfugié là pour échapper à la vindicte du mari et de son clan. L'endroit ne manquait pas de charme, malgré les crémations sur la butte proche, la fumée qui montait derrière un rideau de cyprès et cette odeur quand elle se rabattait. On n'y croisait d'ailleurs pas grand monde, des pèlerins taciturnes, des touristes égarés descendus d'un car pour un trekking sur le mont Jimura qui domine la première montagne. Plus souvent, quelques habitués, comme monsieur Ho en début de semaine, un bon vivant négociant en thé et grand buveur, Aé-cha l'éternelle vieille fille à demeure, coréenne d'origine qui croyait aux fantômes et entretenait une maison de poupées d'argile à peau de soie dans sa chambre de l'étage. Des ombres de la vie, en somme. Cette petite société était servie par une domestique bancaire, ancienne planteuse de riz muette mais loin d'être sourde. À distance, depuis un appartement à part sous les combles, dame Hison gérait sa maison avec une certaine apathie. Veuve pensionnée à l'en croire, cette courtisane réformée avait sans doute besoin d'un appoint à ses subsides, et d'un peu de compagnie. C'était une belle femme mûre, très blanche de peau, aux formes pleines ; elle portait des kimonos d'été en toute

saison et un incroyable chignon à triple niveau, vraie pagode couleur de corbeau.

Au début, je ne sortais guère de ma chambre. Je n'étais là que par hasard, pour me cacher et dormir. J'avais le jour en horreur. La lumière me retenait de bouger. La nuque sur l'oreiller, j'étudiais la fumée de ma cigarette dans un état d'inertie proche du dédoublement. En permanence furieux, rongé par le désir autant que par les remords, je doutais de ceci et de cela, de ce qui est et de ce qui n'est pas. Deux solitudes se croisent, à l'occasion, comme autrefois les Hommes Vagues brandissant leurs sabres sur un chemin retiré. Faire l'amour sauve au moins de l'amour. La chair pâle de dame Hison ne satisfaisait en moi que le petit animal. J'y trouvais la douceur de l'oubli, certaines nuits. Elle venait me rejoindre à sa guise, grattait à la porte, et sa blancheur de lune éclairait presque la chambre. C'est elle qui me proposa de rester, au tarif de l'amour. Peu à peu, le goût du plein air m'est revenu. Je sortais le matin très tôt, ou le soir. Ma prédilection pour les aurores tient à cette espèce d'insomnie du plein jour qu'on appelle l'ennui ; la nuit, je ne dormais pas davantage, à peine quelques heures. On dit que l'absence de sommeil provoque des hallucinations.